

N°37. 31 JUILL. 1915

LE N°25 CENTIMES

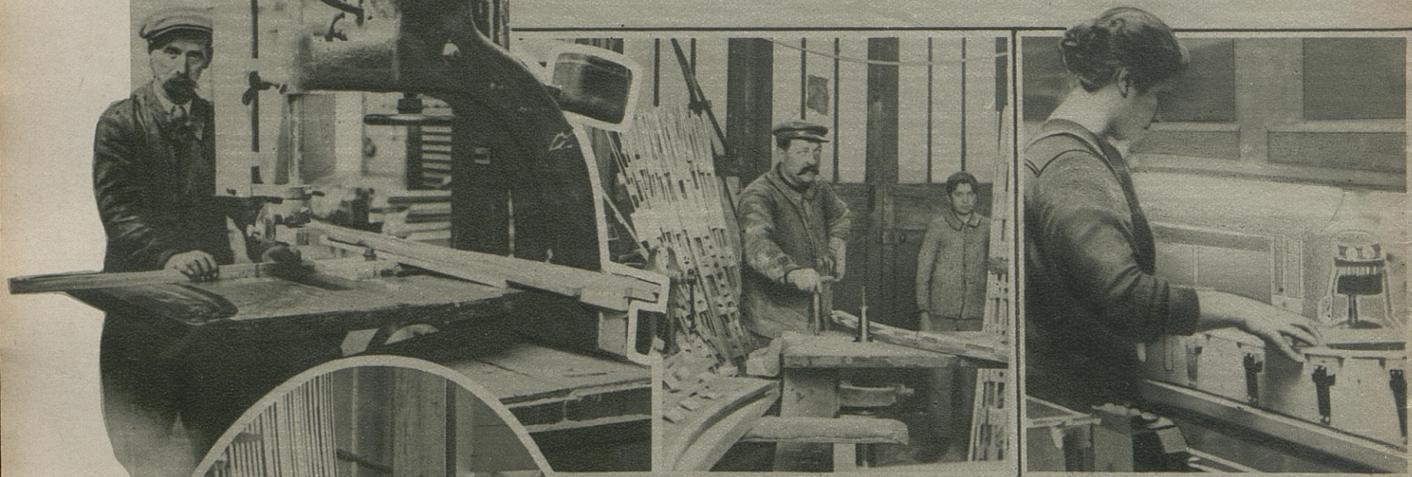
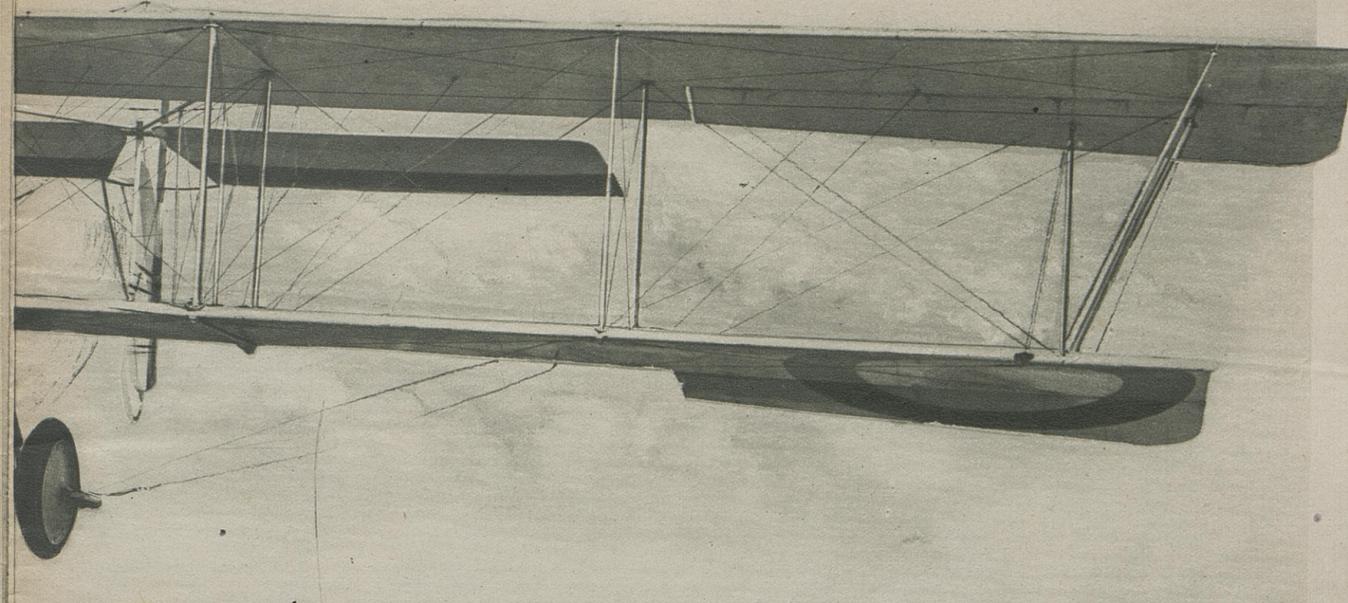
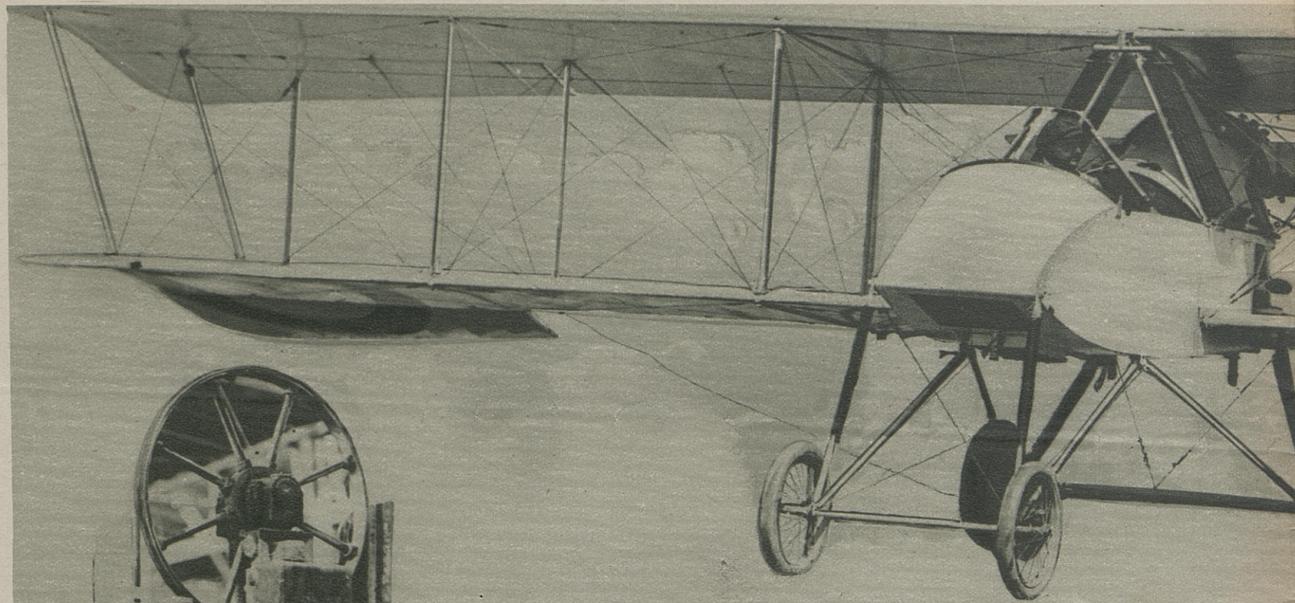
# J'ai vu...



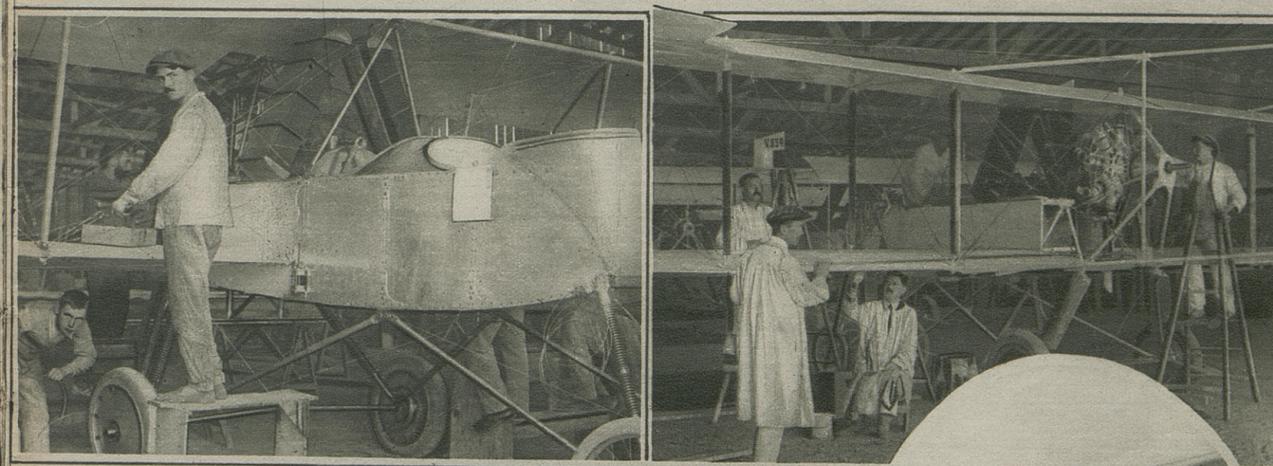
UN INSTANTANÉ INATTENDU DU GÉNÉRALISSIME :  
"LE GÉNÉRAL JOFFRE AU BOUQUET.."

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE  
8, Boulevard des Capucines - PARIS

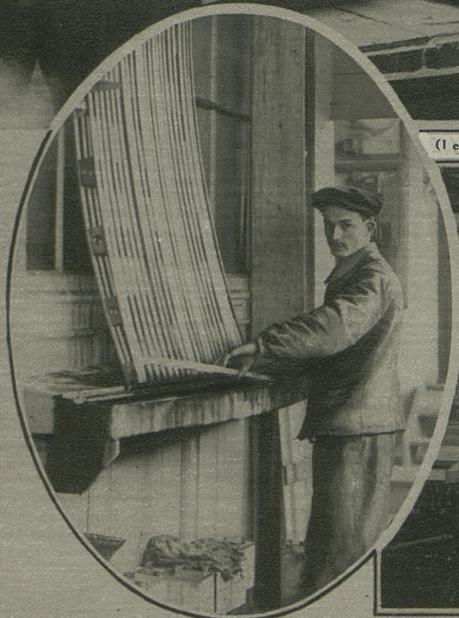
FOP.47



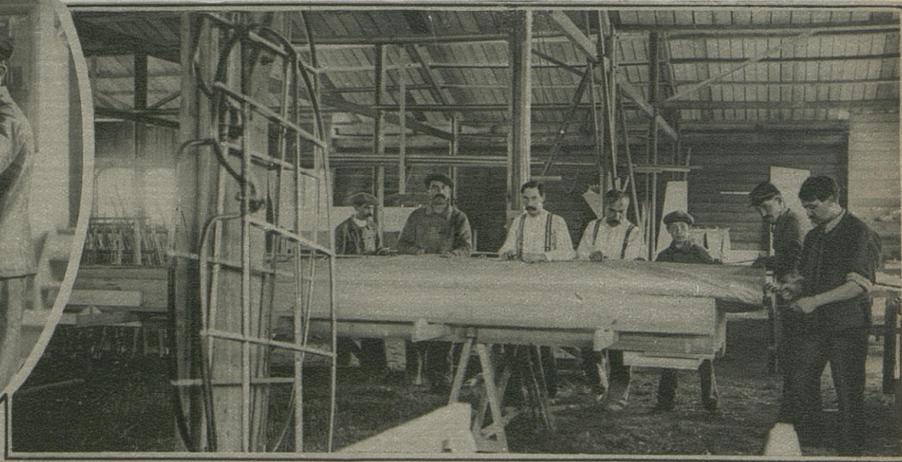
(1 et 2) DÉBIT DU BOIS POUR LES AILES, LE " TOUPILLAGE " (3) LE CLOUTAGE DES ÉLÉMENTS



(6) LE MONTAGE DU MOTEUR (7) LA PEINTURE



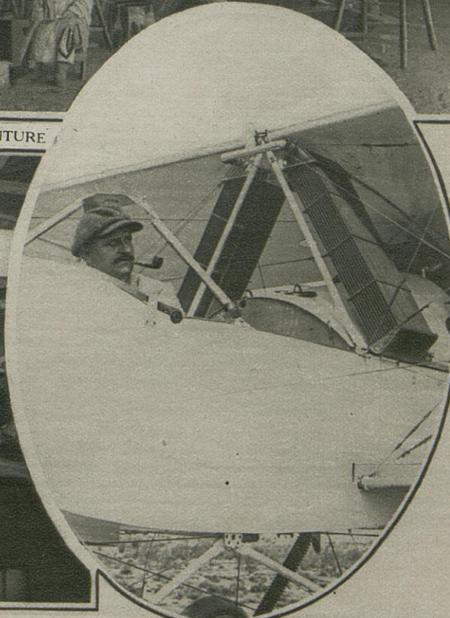
(4) LE VERNISSAGE DES NERVURES



(5) L'ENTOILAGE DES AILES DE L'AÉROPLANE



(8) LE MONTAGE DE LA MITRAILLEUSE



(9) LE MÉCANO VÉRIFIE L'ASSEMBLAGE

**DES CANONS... DES MUNITIONS... DES AVIONS...**

Ce n'est pas seulement en canons et en obus que la France et ses alliées s'arment avec fièvre... C'est aussi en avions de guerre... Si les zeppelins, en effet, ont mal tenu leurs promesses, les avions, eux, n'ont déçu aucune de nos espérances. Ils les ont même

dépassées. Ils ont su voir l'ennemi, ils ont su le frapper au point sensible, semer l'épouvante dans ses villes, détruire ses approvisionnements, ses dépôts de munitions dans des raids inoubliables. Ludwigshafen, Carlsruhe et récemment Colmar et Conflans. Aussi

**COMMENT ON CONSTRUIT UN AÉROPLANE DE GUERRE**

pense-t-on étendre encore leur champ d'action. On parle d'avions géants, des raids gigantesques où des avions par centaines et non plus à trente iraient, à coups d'obus et de torpilles, aussi redoutables que celles de nos canons, foudroyer les centres straté-

giques qui sont le cœur de l'Allemagne. Le romancier Wells n'a-t-il point donné une mesure à leur rêve en leur proposant de détruire Krupp dans son repaire: la formidable Essen. Et la chose est-elle impossible avec des pilotes comme les nôtres et des avions par milliers...?



**DEVANT CE QUI FUT LES HALLES D'YPRES**

On sait que les Allemands viennent de répondre par un livre de mensonges à nos rapports officiels sur leurs crimes et leur rage de destructions inutiles. Toute une mission d'officiers appartenant à des nations neutres ont, pour s'édifier sur l'étendue des ravages sans profit qu'ils commirent, visité les ruines qu'ils

ont partout semées, surtout en Belgique. Voici la mission à Ypres et dans ce joyau d'art qui s'appelait la Halle aux Drapiers. On voit ce qu'il en reste... Sur les murs du monument écroulé, on devine encore, noircies par la fumée des incendies, les fresques célèbres qui étaient un pèlerinage d'art, depuis longtemps classique.



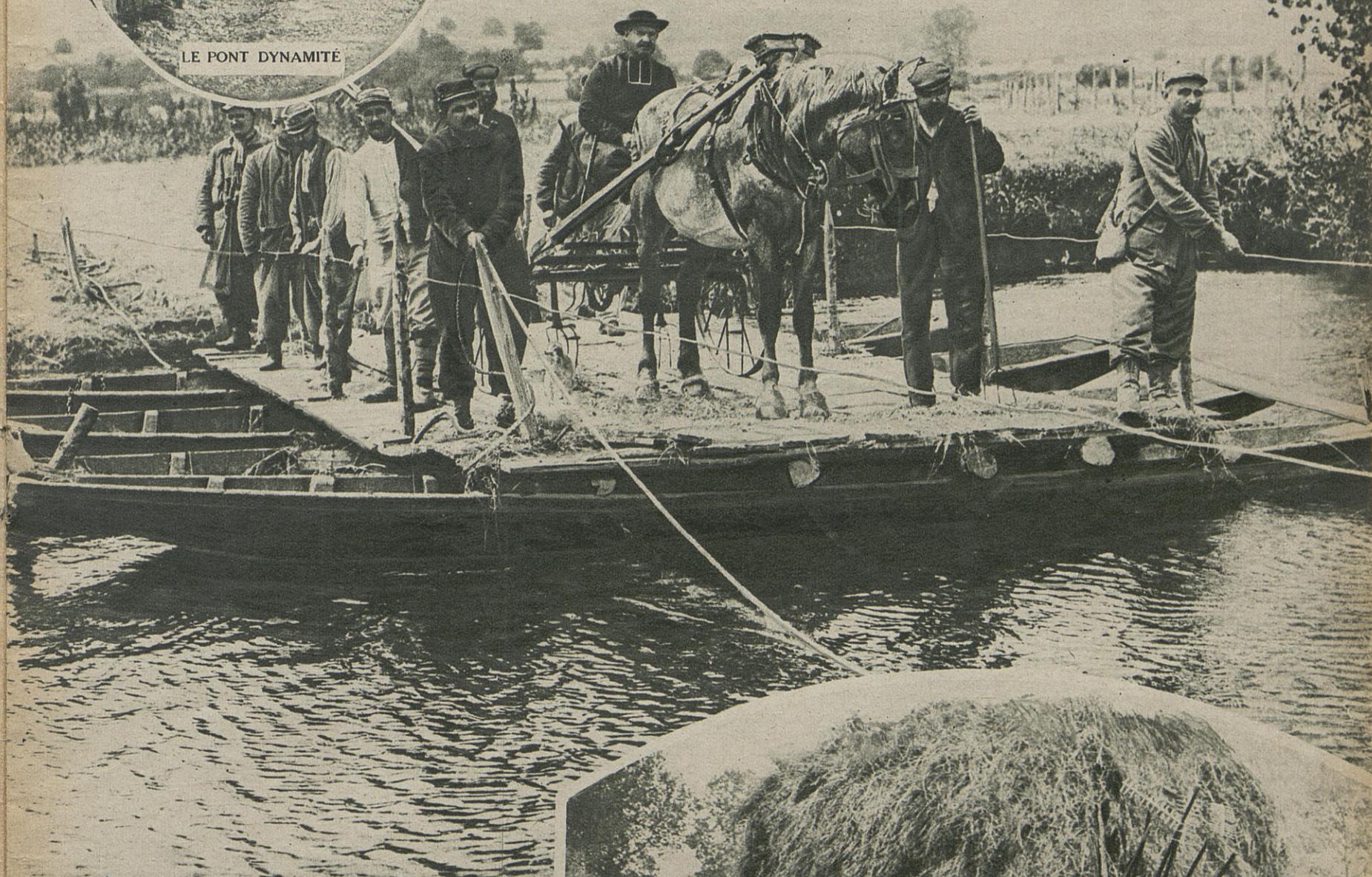
**LE GÉNÉRAL DE MAUD'HUY, A CHÉVAL, A LA TÊTE DES RÉGIMENTS D'ALSACE**

Nous avons eu rarement l'occasion de donner les photographies de nos grands chefs à cheval. Le terrain de bataille sur lequel ils se tiennent constamment se prête mal, en effet, à des exercices équestres. Il a fallu les solennités de la fête nationale,

partout célébrée sur le front avec éclat, pour qu'ils remontent en selle, et voici, à la tête des régiments d'Alsace, le général de Maud'huy (+), le vainqueur de Metzeral, assistant, le 14 juillet, au défilé de ses troupes dans une petite ville de l'Alsace reconquise.



LE PONT DYNAMITÉ



LE RADEAU SUR LA MEUSE

### LA FENAIISON EN TEMPS DE GUERRE A SAINT-MIHIEL

Cette histoire, en trois tableaux, eut pour théâtre les environs de Saint-Mihiel encore occupé par l'ennemi. Le pont, entre les deux rives de la Meuse, a été dynamité. Comment aller faire la fenaison sur l'autre bord? Va-t-on laisser nos chevaux manquer de fourrage? Vite, le général ordonne aux soldats du génie de construire un radeau de fortune. En deux heures, il est prêt, et, soldats et habitants, guidés par le curé de la paroisse, s'y installent avec les instruments et le charriot attelé. La fenaison faite à la hâte, sans donner à l'ennemi stupéfait le temps d'intervenir, tous regagnent nos lignes avec le charriot chargé jusqu'au-dessus de l'échelette.



LA FENAIISON RENTRE A BON PORT

# Si nous voulons une paix durable...<sup>(1)</sup>

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

## LES AMBITIONS DE L'ALLEMAGNE.

A Berlin on n'a jamais eu que du mépris pour l'Autriche-Hongrie. On y sait qu'abstraction faite des contingents du centre, l'armée alliée n'a aucune valeur. Les Habsbourg sont destinés à disparaître ou à devenir de simples princes confédérés dans l'empire germanique agrandi.

Voilà pourquoi M. de Bethmann-Hollweg fait si bon marché de l'intégrité territoriale du pays voisin. Avec quelle impudeur M. de Bulow n'a-t-il pas offert à l'Italie les provinces méridionales de l'Autriche? M. de Wedel n'a-t-il pas été chargé à son tour d'offrir à la Roumanie, outre la Bessarabie russe, la Bukovine hongroise? Aux Serbes, les Allemands promettent la Bosnie et l'Herzégovine s'ils consentent à signer une paix séparée. Il semblerait que la succession d'Autriche fût déjà ouverte.

Est-ce là une politique nouvelle que des circonstances exceptionnelles imposent à l'Allemagne, qui désespère maintenant de la victoire complète? Non! Depuis des années les pangermanistes ont tracé le plan du dépècement de l'empire des Habsbourg. La grande Allemagne, réunissant tous les Germains sous le sceptre des Hohenzollern, doit s'étendre de Hambourg à Trieste, de Vienne à Strasbourg. Les Allemands d'Autriche n'ont que faire de s'épuiser en luttes stériles contre les Slaves qu'ils ne sauraient absorber. Il faut donc qu'ils fassent retour à la patrie commune du germanisme.

L'Autriche, faite de pièces de rapport, n'a aucune raison d'être. Elle payera donc tous les frais de la guerre actuelle. L'Allemagne, au contraire, sortira plus puissante du conflit qu'elle a provoqué. Qu'importe que la Russie s'empare de la Pologne et de l'Arménie, que la Roumanie s'arrondisse de la Transylvanie et de la Bukovine, que les Serbes s'installent à Agram et à Sarajévo et les Monténégrins à Scutari et à Cattaro, et que les Italiens annexent le Trentin? Pourvu que les 12 millions d'Allemands d'Autriche, plus les 10 millions de Magyars et les 8 millions et demi de Tchèques et de Slovaques passent sous la domination de l'empire allemand, qui alors comptera 100 millions d'habitants et pourra facilement faire rentrer sous sa dépendance économique d'abord, matérielle ensuite, les Belges, les Hollandais, les Danois et les Slaves des Etats balkaniques.

Tel était le plan des Allemands avant la guerre. Tel il s'accusera de plus en plus dès que les événements prendront une tournure défavorable à l'empire de proie. Les provinces autrichiennes non allemandes seront la monnaie avec laquelle le Hohenzollern essaiera d'acquitter la dette qu'il a contractée vis-à-vis de l'Europe. Quant à lui, de cette opération, dont il voudra être le malhonnête courtier, il tirera le plus grand profit, puisque, battu, il trouvera encore le moyen de se faire payer.

**LE ROYAUME DE SAINT WENCESLAS.** La première question qui se posera lors du démembrement de l'Autriche sera celle de la Bohême, de l'ancien royaume tripartite que les Habsbourg ont annexé au XVII<sup>e</sup> siècle, mais

dont la population a su maintenir, ou, pour parler plus juste, retrouver, sous le joug le plus pesant, ses anciennes traditions nationales.

La Bohême proprement dite a pour capitale Prague (Praha en tchèque). Elle forme une vaste cuvette dont le centre est occupé par la ville «aux deux tiers». La population est aux trois quarts tchèque, pour un tiers seulement allemande. Encore les Allemands occupent-ils surtout la périphérie. A Prague même ils ne constituent qu'un trentième des habitants.

En Moravie, la majorité tchèque est encore plus considérable. Seulement, dans cette partie de l'ancien royaume de Saint Wenceslas, les Allemands sont répandus à l'état sporadique. On en trouve partout, formant de petits groupes, qui disposent de capitaux importants et ont une influence assez considérable.

La Silésie occidentale revient à la Bohême, tandis que la partie orientale de la province est surtout polonaise.

Enfin la Slovaquie, au nord-ouest de la Hongrie, entre le Toho au nord et le Danube au sud, présente de telles affinités de race et de langue avec la Bohême qu'elle rentre incontestablement dans la sphère d'influence du royaume disparu.

## STATISTIQUE.

En Bohême proprement dite, les Tchèques sont au nombre de 3 960 000 sur une population totale de 6 300 000; en Moravie, 1 730 000 sur 2 460 000; en Silésie, 150 000 sur 670 000 habitants. Au total, il y a environ 8 millions de Tchèques et de Slovaques, qui aspirent à former un groupement ethnique indépendant.

Si on fait abstraction de la Slovaquie où les protestants sont en majorité, les Tchèques sont catholiques, ce qui les éloigne de la Russie orthodoxe, bien que leurs affinités de race aient créé chez eux de solides sympathies pour l'empire des tsars.

## HISTOIRE.

Les Tchèques ont gardé le souvenir de leur dynastie nationale de Premyslides, qui avait créé au XIII<sup>e</sup> siècle un puissant royaume sur le Danube. Rodolphe de Habsbourg, aidé par les Magyars, triompha du dernier des princes de Bohême. Plusieurs dynasties se succédèrent ensuite jusqu'au jour où le plus populaire des rois du pays, Jean l'Aveugle, se fit tuer à la bataille de Crécy. Charles VI, l'ami des Valois, qui devint empereur du Saint-Empire, introduisit en Bohême la civilisation française. De fait, dans les vieux monuments de Prague on ne trouve pas trace d'art allemand. De même l'Université de Bohême adapta ses programmes à ceux de l'Université de Paris. A noter encore qu'à cette époque les vignes de Bourgogne furent introduites en Bohême.

Au XV<sup>e</sup> siècle, le mouvement hussite eut surtout un caractère national antiallemand. Cette question de Jean Huss séparait encore les Tchèques il y a quelques années. Depuis que le mouvement en faveur de l'indépendance a pris de si fortes proportions, un accord s'est établi entre catholiques et protestants. Il est convenu qu'on ne célébrera plus le réformateur que comme le héros

national et qu'on ne fera plus allusion à ses opinions religieuses.

L'élection d'un Habsbourg comme roi de Bohême établit pour un temps le régime de l'union personnelle avec la Hongrie et l'Autriche. Tout le monde connaît le mouvement insurrectionnel qui, au début de la guerre de Trente ans, provoqua la déféstration de Prague. Les Habsbourg écrasèrent les Tchèques à la Bila Hara ou montagne Blanche. Ce fut alors, sous prétexte religieux, la grande revanche du germanisme : la noblesse ou exterminée ou exilée, les massacres en masse de la population des villes, l'incendie des bibliothèques.

## LUTTE DE RACES.

Pendant deux siècles la Bohême, qui avait subi une invasion considérable d'éléments germaniques, dut subir l'influence de la civilisation allemande. Les monarques centralisateurs de l'Autriche, Marie-Thérèse et Joseph II, considéraient la langue allemande comme le meilleur moyen d'assimilation et s'employaient par tous les moyens à en imposer l'usage aux populations conquises.

L'éveil des Tchèques date du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Dès le siècle précédent, Dobrovsky et Jongnaw, puisant aux sources campagnardes, avaient reconstitué la langue nationale. Plus tard des poètes, comme Clafarjik et Kollar, chantèrent l'union slave. Enfin Polostsky (1798-1876) écrivit l'histoire de la Bohême et Havlichek (1821-1856) sut faire revivre l'âme nationale dans ses brillantes polémiques.

Les Tchèques avaient ainsi dès 1848 retrouvé toutes leurs traditions. Nous trouvons chez eux un phénomène peut-être unique dans l'histoire : un peuple apprenant de nouveau la langue de ses pères qu'il avait désapprise sous la domination de l'étranger.

Bien mieux, ce peuple énergique devait, du même coup, essayer, et avec succès, de briser l'hégémonie économique de l'étranger. Les anciens habitants de la Bohême arrivèrent en effet, au prix des plus grands efforts, à s'emparer d'un grand nombre de citadelles industrielles et commerciales des Allemands. Avec la fortune, ils retrouvaient l'influence politique. Or cette influence, ils l'employèrent exclusivement à refouler l'élément germanique qui, pendant deux siècles, les avait asservis.

(A suivre.)

E. WETTERLÉ.

**ABONNEMENTS DE SAISON.** — Outre les abonnements ordinaires (France, un an : 12 francs; six mois : 6 fr. 50. Étranger, un an : 20 francs; six mois : 11 francs), nous consentons des abonnements mensuels : 1 fr. 50; bi-mensuels : 2 fr. 50; trimestriels : 3 fr. 75, contre envoi d'un mandat-poste adressé à M. l'administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

**NOTRE NUMÉRO RÉTROSPECTIF.** — Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un *numéro rétrospectif* relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajévo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de un franc.

(1) Voir les numéros 20 et suivants.



L'ARMÉE ITALIENNE CAMPE SUR LES PENTES DU MONTE-NERO (11 juillet)

Après une marche lente mais sûre à travers des régions particulièrement difficiles, les Italiens viennent de voir une grande victoire couronner leurs armes. Les derniers communiqués les montrent en effet à quelques lieues seulement de Trieste, la

ville irrédente, objet des vœux de tout un peuple. Voici un de leurs campements sur les pentes du Monte-Nero au moment où ils en préparent l'escalade. On sait qu'ils s'en emparèrent après des difficultés sans nombre dont ce document peut donner l'idée.



LE GENERAL JOFFRE SUR LE TERRAIN DE LA REVUE



LE GÉNÉRAL JOFFRE REMET LA CROIX ET DONNE L'ACCOLADE AU CHEF DE BATAILLON CORTADE DU 3<sup>e</sup> ZOUAVES  
(A GAUCHE : LE DRAPEAU DU RÉGIMENT)



DÉFILÉ DES ZOUAVES ET DES TIRAILLEURS DEVANT LE GÉNÉRALISSIME



LE GÉNÉRAL JOFFRE DÉCORE UN ZOUAVE BLESSE DANS UN DERNIER COMBAT

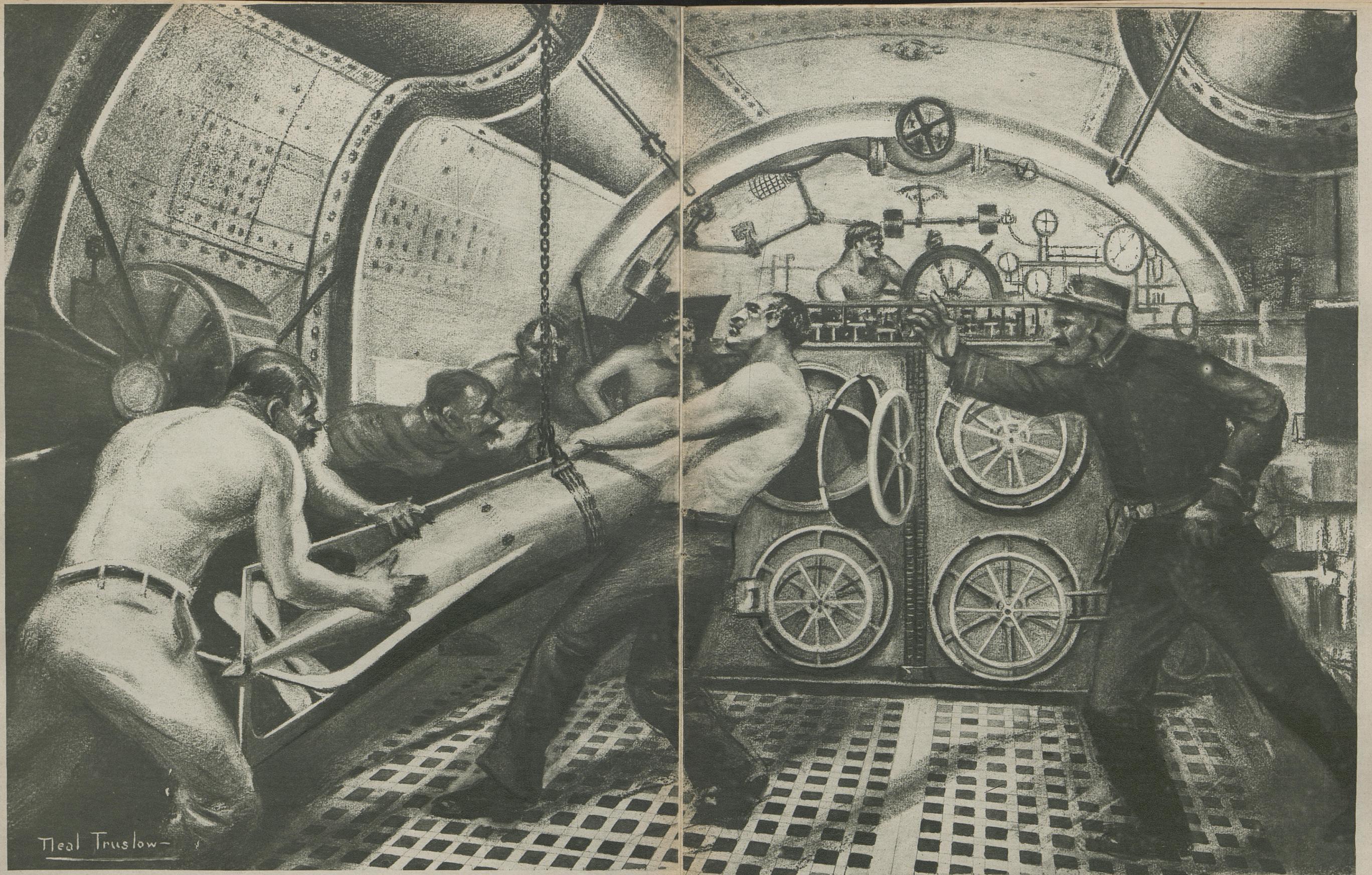
**LE GÉNÉRALISSIME PASSE EN REVUE, LE 14 JUILLET, LES ZOUAVES ET LES TIRAILLEURS**

Nos zouaves et nos tirailleurs, qui se font sans cesse remarquer lorsqu'il y a des actes héroïques à accomplir, ont eu les honneurs

du 14 Juillet. Et tandis que toute la population parisienne accompagnait aux Invalides les cendres de Rouget de Lisle, le général

Joffre passait en revue ces troupes d'élite témoignant ainsi en quelle haute estime il tient ces braves qui ont été particulièrement

à la peine en ces derniers temps. Ils ont été à l'honneur puisque, pour la fête nationale, ils ont crânement défilé devant le grand chef.



Neal Truslow

**A BORD D'UN SOUS-MARIN ALLEMAND :**

Naviguant entre deux eaux, le pirate guette sa prochaine victime. L'œil collé au périscope, le commandant a découvert, filant à la surface, un steamer à bord duquel se trouvent de paisibles passa-

gers. La poursuite commence : dans la chambre des torpilles, c'est aussitôt une fébrile agitation. Une chaîne glisse sur un va-et-vient, amenant jusqu'à l'orifice d'un des quatre tubes lance-torpilles,

**DANS LA CHAMBRE DES TORPILLES**

un long projectile fusiforme. Quelques secondes et le redoutable engin s'en va à toute vitesse frapper l'inoffensif vapeur. Le bateau coule et des centaines de nouvelles victimes vont s'ajouter à tant

d'autres. Voilà la guerre navale allemande. C'est dans la chambre des torpilles d'un sous-marin allemand, à bord duquel il voyagea jadis, que notre collaborateur exécuta ce dessin, d'une parfaite exactitude.

(Dessin inédit de Truslow.)

## SUR TERRE ET DANS LES AIRS <sup>(1)</sup>

l'andis qu'à travers le halo produit par l'hélice qui tourne devant moi, je regarde la terre, quelques balles sifflent à nos oreilles. L'une d'elles, en traversant le plan de gauche, fait entendre un petit claquement.

Au moment de franchir les lignes ennemies, les mitrailleuses pointées contre avion ont dû nous saluer au passage.

Je crie en me retournant vers le petit B..., mon pilote :

« Je crois qu'on nous canarde. A combien sommes-nous ? »

— Mille cinq cents mètres, mon capitaine.

— Eh, eh ! ce n'est pas très haut, B... !

— Oh, mon capitaine, tant qu'il n'y a pas de la grosse, ce n'est pas dangereux ! » répond B... flegmatique.

Pour lui, la grosse, c'est l'artillerie contre avion, la seule chose vraiment redoutable dans nos reconnaissances aériennes. L'arme précise qui pulvérise l'avion, ou le fait retomber en flammes.

Les Allemands sont passés maîtres dans l'art de nous encadrer de leurs salves, et chaque jour nos sorties deviennent de plus en plus précaires, difficiles, en nous forçant à voler très haut.

Quelques balles sifflent encore autour de nous, mais elles doivent être sans grande force à la hauteur que nous prenons.

Je finissais à peine de parler que j'aperçois un paquet de fumée blanche environ à 800 mètres devant nous et à 100 au-dessous.

B... me crie :

« Mon capitaine, v'là la presse. »

En effet le paquet blanc est suivi d'un autre et bientôt c'est tout un barrage d'obus qui se dresse à quelques centaines de mètres comme pour nous couper la route.

Bigre ! la minute est désagréable.

Instinctivement je me retourne pour voir si la route est libre à l'arrière. Cinq cents mètres derrière nous un autre barrage d'obus est en train de se former ; mais celui-là est heureusement beaucoup plus bas ; l'erreur est au moins de 500 mètres en hauteur...

B... à son tour s'est retourné.

Le danger est pressant car la fourchette allemande va se resserrer et nous encadrer.

Pour ne pas trop penser au danger au milieu duquel je demeure spectateur passif, pour ne pas paralyser l'action du pilote qui par son adresse va essayer de sortir du guépier, j'essaie de fixer mon esprit en observant le sol et en déterminant le point d'où partent les obus...

Je repère assez vite l'endroit, grâce aux lueurs ; les batteries de canons verticaux doivent être dans le chemin creux qui contourne la ferme de M..., derrière le boqueteau de sapins qui s'étend à sa droite. Sur le plan au 120 000<sup>e</sup> je note d'un point rouge l'emplacement. Si nous sortons d'ici indemnes cela pourra servir.

Pendant ce temps, B... a pris une décision, piquer au sol pour dépister les tireurs ? avec en dessous, les mitrailleuses qui m'arrosent, c'est trop dangereux. Monter plus haut ? Nous sommes déjà à 2 200 mètres. A quelques centaines de mètres de nous de gros nuages blancs, roulent leurs volutes, faisant un dôme de ouate impénétrable qui nous

cache le soleil. B... n'hésite pas, il va rentrer dans ce brouillard...

Heureusement qu'un peu à droite il aperçoit entre deux nuages qui ne sont pas encore agglomérés une cheminée haute de 300 mètres dont les parois de ouate blanche sont verticaux et distants de 50 à 100 mètres... Nous montons là-dedans en spirales. Les derniers obus allemands ont disparu à nos yeux...

Adieu, la fourchette et le barrage...

Nous sommes hors de leur vue et sauvés !

La cheminée est vite escaladée et au débouché nous trouvons un beau soleil ardent, avec une mer de nuages au-dessous de nous.

Ce couvert providentiel va nous permettre de dépister les canons aériens.

Et puis pour comble de bonheur dans la mer de nuages qui s'étend à quelques centaines de mètres sous nous, des fenêtres spacieuses sont ouvertes sur la terre, larges baies par lesquelles le soleil perce et tombe sur la montagne de Reims, les hauteurs de Grimont et de Nogent-l'Abbesse et par lesquelles tout à notre aise, nous allons pouvoir observer et rechercher l'emplacement de la fameuse batterie lourde...

Recherches patientes pendant une heure, tantôt au-dessus, tantôt au-dessous des nuages, équilibrés entre 2 000 et 2 500 mètres.

Mais aucun résultat ; j'ai beau fouiller les quelques kilomètres de terrain où je dois trouver l'objectif, rien n'apparaît : aucune lueur dénonciatrice d'une batterie en action.

Évidemment les artilleurs boches ont dû nous repérer ; en nous voyant disparaître ils ont dû se douter que nous restions là pour les épier ; et ils se taisent pour ne pas être dénoncés.

Voilà près de deux heures que nous tournons... Toujours rien.

A un moment donné, B... me crie :

— « Mon capitaine, un Boche, à notre droite, vous voyez ce point noir. »

Là-bas, en effet, un point noir grandit, c'est un avion. J'ai saisi le fusil à répétition ; et nous commençons à nous élever pour prendre de la hauteur et mieux attaquer par-dessus... Mais réflexion faite je pense :

— « Ce doit être le lieutenant M..., notre remplaçant de faction... Inutile de s'alarmer. »

Néanmoins, attentifs nous suivons la marche de l'avion qui pique sur nous, cherchant à saisir le détail de l'avion, de la forme de l'aile, qui nous renseignera sur sa nationalité... A 2 000 mètres entre deux nuages le problème n'est pas si facile ! Mais bientôt plus de doute ! C'est un des nôtres : nous avons reconnu sa queue ; nous pouvons redescendre... Et tandis que le camarade qui nous rejoint fait une volte au-dessus de nos têtes, nous reprenons le chemin du terrain d'atterrissage. Mais notre première alerte nous a rendus prudents. Nous faisons un large contour vers Reims pour éviter le fameux chemin creux, le guépier maintenant repéré...

Dix minutes après, atterrissage sur le terrain ; le colonel commandant le groupe d'artilleurs, impatient, vient vers nous.

— « Eh bien ? fait-il, interrogateur. »

— « Rien vu, mon colonel ; pas la moindre batterie en action dans ce secteur, du moins rien de visible à nos yeux. »

— « Cela ne m'étonne pas, depuis le lever du jour, depuis qu'ils vous ont vu prendre la garde au-dessus d'eux, ils ne tirent plus... »

Qu'est-ce que vous voulez, mon cher, c'est toujours autant de soulagement pour notre infanterie et nos artilleurs... Tant qu'il y aura un de nos avions en l'air, ils ne bougeront pas, de peur d'être repérés. »

Le colonel a raison. Si nous ne découvrons pas la batterie, du moins nous la paralysons pendant douze heures.

Les ordres du commandement allemand (nous, l'avons su par les papiers officiels trouvés sur des prisonniers ou des morts), sont très formels. Ils disent en substance :

« Dès qu'un avion ennemi paraît toute vie doit cesser. »

L'expression du commandement allemand est énergique et imagée : toute vie doit cesser.

Et de fait l'ordre est exécuté, puisqu'à notre apparition les batteries se taisent, les hommes se tapissent sous les couverts et les voitures et les canons sont dissimulés rapidement sous des branchages.

D'après les dires de prisonniers, des guetteurs sont placés dans toutes les batteries, dans tous les cantonnements pour signaler les avions.

Allez, après cela, faire de l'observation...

Pendant toute la journée, les départs de deux heures en deux heures se succèdent sans incident ; les renseignements rapportés sont toujours négatifs : on n'a rien vu. Par contre la batterie lourde boche est toujours muette.

Le colonel S... jubile et se frotte les mains.

— « Je ne sais pas si on les trouvera ; en tous cas ce qu'ils doivent être en rogne, les confrères allemands !... »

— « D'accord, mon colonel, reprend le chef d'escadrille, mais qu'est-ce que nous allons prendre cette nuit, quand le dernier avion sera descendu. »

— « A quelle heure votre dernier ? »

— « A la dernière lueur du jour au sol, mon colonel, à cause de l'atterrissage, c'est-à-dire entre 7 h. 20 et 7 h. 30. C'est au capitaine S..., avec B... comme pilote, à partir... »

Nouveau départ, nouvelle montée. Le jour commence à baisser sur le sol, mais au fur et à mesure que nous montons, nous trouvons la clarté.

Nous revenons, après avoir encore essuyé quelques balles au-dessus des tranchées, nous mettre en faction au-dessus du secteur. Comme dans les jeux d'enfants je pense en moi-même que « nous brûlons », et que nous ne devons pas être loin de l'objectif à trouver puisqu'il est muet.

Pas loin de nous, une forme noire passe en se dirigeant vers l'ouest : c'est l'avion que nous remplaçons.

En bas, sur la terre, l'ombre s'épaissit de plus en plus, les feux lointains des cantonnements allemands s'allument.

Reims brûle, encore les incendies allumés par les obus allemands jettent des lueurs rouges sur la masse sombre de la ville. Les lueurs des batteries allemandes de Birmonts et de Nogent-l'Abbesse sont maintenant plus perceptibles qu'en plein jour...

(A suivre.)

(1) Voir les numéros 15 et suivants.

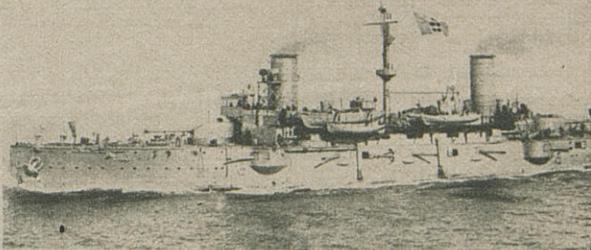
EN MARGE DE LA GUERRE



Une remise de croix de guerre : dans l'ancien hôtel Borghèse, transformé en hôpital auxiliaire que dirige le Dr Ch. Bonnet (x), le praticien bien connu, aidé de l'éminent chirurgien le Dr Jean-Louis Faure.



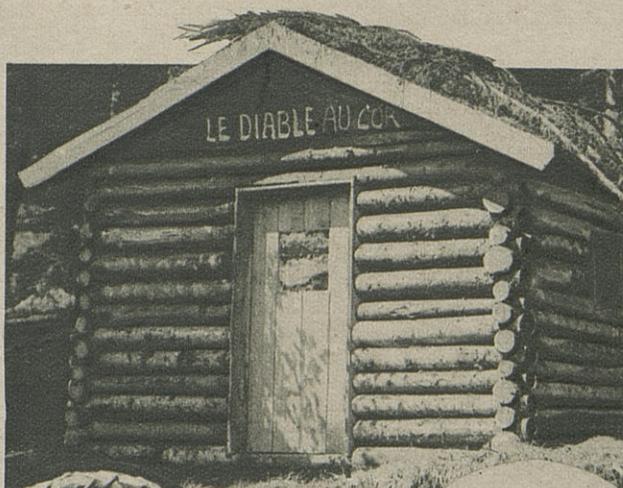
La tenue belge autrefois noire, maintenant khaki.



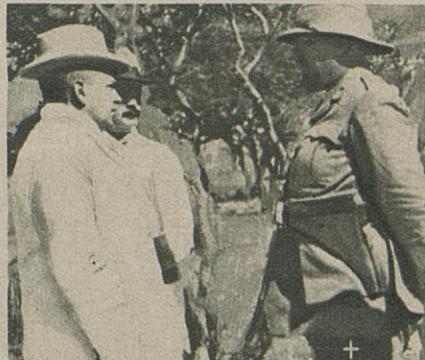
Le croiseur cuirassé *Garibaldi*, de la flotte italienne, torpillé le 19 juillet par un sous-marin autrichien, dans la haute Adriatique. C'était une bonne unité que l'on espère réflouer.



Le général de Wet, le célèbre chef boer, a suscité une révolte contre l'Angleterre. Vaincu par Botha, il finit par capituler.



L'hôtel de la rédaction et de l'administration de notre confrère *le Diable au cor*, journal édité sur le front, au col du Bonhomme, par les Alpains.



Le général Botha (+), le vainqueur des troupes dissidentes du Sud de l'Afrique, discute les termes de la reddition des forces ennemies.



En Italie : (A gauche) le champion du monde pour la lutte Raicevich, lieutenant dans l'armée italienne.



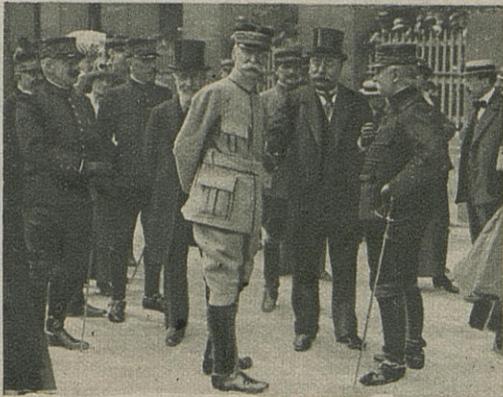
Pommeau de la cravache offerte à Garibaldi par le 9<sup>me</sup> français.



Notre confrère de la *Petite Gironde*, André Gounouilhou, pilote militaire.



La baignade sur le front. Entre deux alertes, nos soldats goûtent le plaisir de faire une pleine eau dans les eaux de la Meuse.



Les membres de l'Automobile-Association et Nation-Union ont offert au service de santé de l'armée française 50 voitures automobiles d'ambulance. Au premier plan : M. Mithouard, général Gallieni, M. Laurent, etc.



Le dimanche 18 juillet, 50 000 femmes circulèrent en procession dans les rues de Londres pour revendiquer leur place dans la mobilisation des forces industrielles pour la fabrication des munitions.



Les voitures d'ambulance offertes à l'armée française par la Nation-Union et l'Automobile-Association groupées dans la cour des Invalides. Cet important groupement a été présenté le 20 juillet au P<sup>e</sup> de la République.

UNE SEMAINE DE GUERRE DU 17 JUILLET AU 23 JUILLET

SAMEDI 17 JUILLET. — Les Allemands attaquent à Leintrey et à Parroy, ils sont repoussés.

— Dix avions lancent des bombes sur la gare de Chauny, provoquent des incendies, détruisent des munitions.

— Les Russes repoussent les Allemands dans la région Riva-Chavli.

DIMANCHE 18 JUILLET. — Bombardement des Épargnes sans résultat.

— Échec des Autrichiens en Carnie.

LUNDI 19 JUILLET. — Situation inchangée sur notre front.

— L'offensive austro-allemande continue.

MARDI 20 JUILLET. — Victoire des Italiens dans les Alpes. Ils font 2 000 prisonniers.

— Attaques à Souchez, dans l'Argonne, les Hauts de Meuse. L'ennemi se venge de son insuccès en envoyant 60 obus sur Arras. Bombardement par nos avions de la gare de Colmar.

— Bombardement de Cattaro par les Italiens, perte du *Garibaldi*.

— L'*Odurna* torpillé par un sous-marin allemand provoque la colère des États-Unis.

MERCREDI 21 JUILLET. — Menées des agents allemands en Amérique.

— Lettre du pape à l'archevêque de Paris.

— La grève des mineurs anglais est terminée, grâce à l'intervention de Lloyd Georges.

— Dans les Vosges, du côté de la Fecht, nous avons pris une partie des organisations défensives allemandes.

JEUDI 22 JUILLET. — Combats violents sur la Narew. Arrêt de l'offensive allemande devant Lublin. Radom pris aux Russes.

— Trois mille ouvriers cessent le travail chez Krupp.

— La Roumanie résiste à l'Allemagne pour le passage des munitions adressées aux Turcs.

VENDREDI 23 JUILLET. — Un groupe d'aviateurs de bombardement a lancé 28 obus sur la gare de Conflans-en-Jarnisy et obligé deux aviateurs à atterrir dans leurs lignes.



(Photo de notre correspondant particulier.)

**A SEDDUL-BAHR : LE 7<sup>e</sup> RÉGIMENT MIXTE SÉNÉGALAIS QUITTE**

Ce document est un des plus typiques qui aient été publiés sur la fameuse ville turque dont nos canons de marine ont démoli les vieilles forteresses garnies d'artillerie moderne. Le château de Seddul-Bahr, maintenant en ruines, que l'on voit ici, bordant la mer,

fait face à Koum-Kaleh (château de sable) qui se dresse sur la côte d'Asie et dont les feux croisés ne purent avoir raison de nos cuirassés. A droite du document, on aperçoit les tentes du « Camp des Alliés » qui est l'endroit le plus pittoresque que l'on puisse ima-



**“ LE CAMP DES ALLIÉS ” POUR ALLER SE BATTRE A KRITHIA**

giner, avec ses soldats de toutes les races et de toutes les couleurs. Australiens, Français, Indiens, Sénégalais, Gourkas y fourmillent et s'y coudoient. Cette photographie unique a été prise au moment où le 7<sup>e</sup> régiment mixte d'infanterie coloniale quittait le camp

pour se rendre sur la ligne de feu, à Krithia. Les communiqués officiels ont dit de quelle admirable façon il s'y battit sous les ordres du général Gouraud, le jeune chef que l'on voyait évoluer sur son célèbre cheval blanc et qui gît, maintenant, sur un lit d'hôpital.

*J'ai vu.*



INFANTERIE RUSSE CHARGEANT A LA BAIONNETTE SUR LE PLATEAU DE BYSCHAWA. — AU-DESSUS : UNE CHARGE DE COSAQUES SUR LES BORDS DU BUG. — A DROITE : L'ARTILLERIE SE RETIRE EN BON ORDRE A BYSCHAWA.



### SCÈNES DE GUERRE EN POLOGNE : LES RUSSES RÉSISTENT A DEUX MILLIONS D'AUSTRO-ALLEMANDS

Mal approvisionnés en munitions et sous la ruée des onze armées austro-allemandes qui les pressent sur un front de 650 kilomètres, nos alliés ont dû céder du terrain. Formidables dans une retraite plus glorieuse que bien des victoires, et trouvant encore le courage d'enlever à l'arme blanche des batteries ennemies, les Russes ont pu, sans briser leurs lignes sous le feu de milliers de canons, garder, avec toute leur cohésion, la maîtrise de leurs mouvements. Ils marchent vers leur base de ravitaillement. Bientôt ils reprendront leur marche en avant. Gardant intacte leur foi dans la victoire finale, ils refouleront les armées de Mackensen et de l'archiduc Joseph, déjà épuisées par leurs prodigieux efforts et des combats qui, jusqu'à ce jour, leur ont coûté plus de trois cent mille morts, blessés et prisonniers.